



HISTOIRE

LE PAVILLON DU FAUBOURG SAINT-GERMAIN

PAR YVES STAVRIDÈS



Le pré-aux-Clercs sur le Plan de Truschet and Hoyau (1550).

« La mémoire est l'avenir du passé. » Cette réflexion d'un des grands auteurs français du XXème siècle, Paul Valéry, s'adresse bien sûr à l'homme. Mais elle s'applique aussi - parfois - à la pierre.

A l'aube de sa rénovation intégrale, Le Pavillon du Faubourg Saint-Germain aura interrogé les archives. Et sondé les murs. Avaient-ils gardé en eux la mémoire du temps passé ? La réponse fût oui - et plutôt trois fois qu'une.

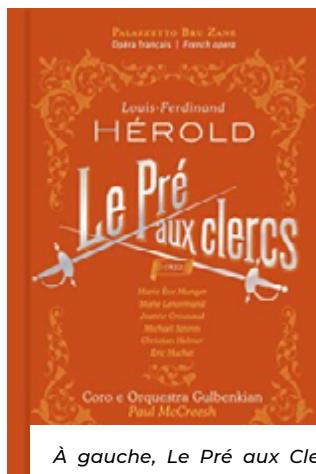
Du n° 1 au n° 5, les trois premiers bâtiments, fusionnés sous l'enseigne unique du Pavillon du Faubourg Saint-Germain, sont l'acte de naissance même de la rue du Pré-aux-Clercs.



PAR OÙ COMMENCER NOTRE HISTOIRE ?

Par un Roi de France, peut-être : en l'an 1642, Louis XIII autorise le sieur Jean Tambonneau, président de la Chambre des Comptes et, dit-on, courtisan d'une obséquiosité sans limite, à se faire construire une maison nobiliaire sur le Pré-aux-Clercs. Alors couverte de jardins, de vergers, de vignes, cette vaste prairie, qui borde

les rives de la Seine, est le paradis du duel pour tous les bretteurs de Paris et autres mousquetaires du Roi. Et c'est d'ailleurs au Pré-aux-Clercs, rappelons-le, dans l'Hôtel de Bourgogne, qu'Edmond Rostand a située une scène d'anthologie de son *Cyrano de Bergerac* : « A la fin de l'envoi, je touche ... »



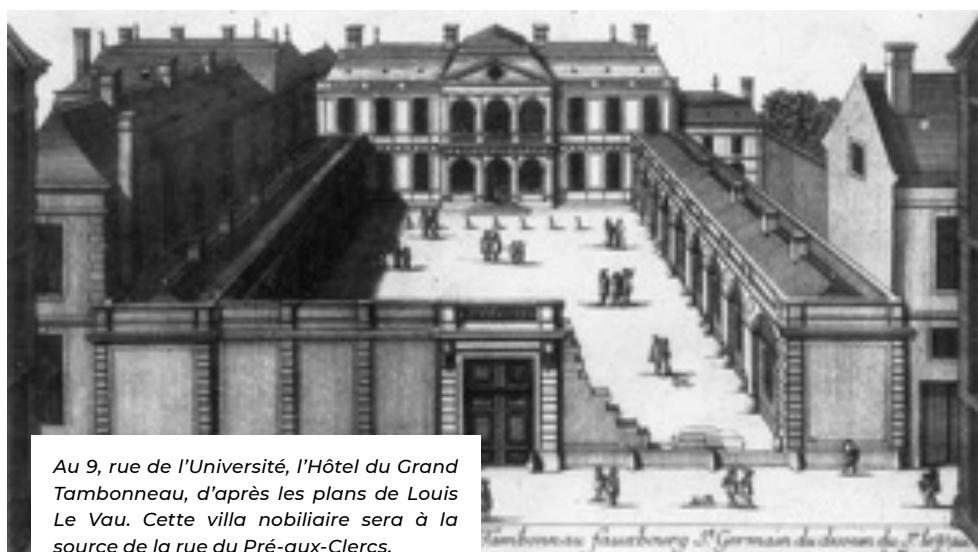
À gauche, *Le Pré aux Clercs* (1832), opéra-comique de Louis-Ferdinand Hérold, d'après la Chronique du temps de Charles IX, de Prosper Mérimée.



À droite, *Cyrano de Bergerac* (1897), d'Edmond Rostand : « À la fin de l'envoi, je touche. »

L'Hôtel dit du Grand Tambonneau s'étalera au n° 9 de la rue de l'Université, et ses terres remonteront jusqu'à la rue Saint-Guillaume. L'architecte en

sera Louis Le Vau, à qui l'on doit quand même le château de Vaux-le-Vicomte ainsi qu'un bon morceau du château de Versailles ...



Au 9, rue de l'Université, l'Hôtel du Grand Tambonneau, d'après les plans de Louis Le Vau. Cette villa nobiliaire sera à la source de la rue du Pré-aux-Clercs.



Plus tard, sur la fin de la Révolution, le Grand Tambonneau devient l'Hôtel du Télégraphe. Puis, en 1842, cet Hôtel du Télégraphe, repassé entre les mains de la famille de Rohan, est acheté par Aymard Charles Théodore de Nicolaï, marquis de Bercy. Qui le rase ...

C'est que le Marquis voit loin. Relier la rue de l'Université à la rue Saint-Guil-laume. La voilà, la grande idée. Mais c'est surtout l'argument à servir aux pouvoirs publics pour pouvoir vendre des terrains «à bâtir» - les siens, cela va de soi. Bref, il lui suffit d'abattre un vieux mur d'enclos, et c'est ainsi qu'il

perce la rue Neuve-de-l'Université, qui deviendra, en 1877, la rue du Pré-aux-Clercs. Dans le cahier des charges, il est stipulé que monsieur le Marquis doit pavé sa rue et l'entretenir à ses frais - avec quelques lanternes à gaz - pendant toute une année.

Entre 1843 et 1844, notre admirable Marquis vend ses trois premiers terrains, et ça ne traîne pas, des immeubles émergent du sol. Garnis, bureaux, appartements, maison de rapport ou d'habitation, le destin réunira un jour ces trois bâtiments sous une même heraldique : l'hôtellerie.



Portrait de T.S. Eliot

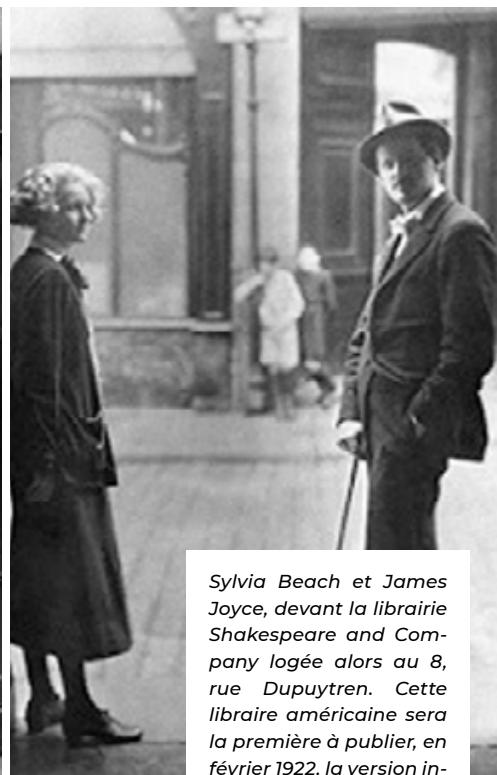
Au n° 1 de la rue du Pré-aux-Clercs, immeuble d'angle, l'hôtel Lenox. Dans les registres de commerce, la première mention de ce nom remonte à 1929. Mais, déjà, depuis 1844, on y louait des chambres meublées. On y entrait par le 9, rue de l'Université.

Et un jour de 1910, un Américain originaire de Saint-Louis, Missouri, pose sa malle de voyage dans une des chambres. Âgé de 22 ans, diplômé de Harvard, il vient séjourner un an à Paris afin d'y étudier la philosophie à la Sorbonne, suivre les cours d'Henri Bergson au Collège de France, et se nourrir de la poésie d'Arthur Rimbaud, de Tristan Corbière, de Paul Verlaine ... Ce brillant garçon se nomme Thomas Stearns Eliot, dit T.S. Eliot, grand poète à venir et futur Prix Nobel de littérature, en 1948.



Le jeune T.S. profite de son séjour pour perfectionner son français avec un tuteur de choix : Alain-Fournier, qui, sous peu, publiera *Le Grand Meaulnes* ... Son élève finit par lâcher sa chambre pour une pension plus proche de la Sorbonne, mais il gardera un bon souvenir de sa bohème au Pré-aux-Clerc. A Londres, en 1915, il s'en ouvre au poète Ezra Pound, son compatriote, avec qui il se lie d'une profonde ami-

té. Coïncidence ou pas, cinq ans plus tard, à Sirmione, sur le lac de Garde, quand Ezra Pound suggère à James Joyce de venir à Paris pour y terminer son roman monstre, *Ulysse*, il lui recommande une adresse, une seule : celle de T.S. Eliot ... Et c'est ainsi que **le 8 juillet 1920**, l'écrivain irlandais, sa compagne Nora et leurs deux enfants, Giorgio et Lucia, poussent la porte du 9, rue de l'Université ...



*Sylvia Beach et James Joyce, devant la librairie Shakespeare and Company logée alors au 8, rue Dupuytren. Cette librairie américaine sera la première à publier, en février 1922, la version intégrale d'*Ulysse*.*

Cette même année, au 1^{er} novembre, Joyce et sa petite famille réintègrent leur meublé de la rue du Pré-aux-Clerc, et ils y restent jusqu'à mi-décembre : «Cet endroit me rappelle Dublin», dira-t-il. C'est derrière ces murs qu'il travaille tel un forcené sur Circé, le quinzième épisode d'*Ulysse*. Mais il peut s'en évader pour se rappro-

visionner en alcool chez l'épicier du rez-de-chaussée ... Au final, la rumeur veut qu'il ait bouclé son roman fin septembre 1921, dans un appartement du 71, rue du Cardinal-Lemoine, que leur avait prêté l'écrivain Valery Larbaud. Mais les archives racontent une autre histoire.



Le 4 octobre 1921, une fois encore, Joyce et sa tribu repassent la porte du 9, rue de l'Université et réintègrent leur garni de la rue du Pré-aux-Clercs. Sa correspondance avec l'écrivain américain Robert McAlmon - ami fidèle et soutien financier - est catégorique : l'Irlandais n'en a pas fini avec son Ulysse ... Voici une lettre du 10 octobre 1921, avec la mention du 9, rue de l'Université : «Je travaille comme un fou, à essayer de reprendre, d'améliorer, de relier, de créer, et tout ça à la fois.» Et puis cette lettre du 29 octobre 1921, toujours du 9, rue de l'Université : «Ces quelques lignes pour dire que je viens de finir l'épisode d'Ithaque

et, donc, j'en ai enfin terminé avec l'écriture d'Ulysse.» Entre-temps, Sylvia Beach a déménagé sa librairie au 12, rue de l'Odéon. C'est la première fois qu'elle édite un livre. Elle passe commande auprès d'un imprimeur dijonnais. 1 000 exemplaires. Sur les épreuves qu'elle reçoit, son auteur se déchaîne : il raye, rature, retranche ; il rajoute des mots, des phrases, des paragraphes entiers. Si les premiers exemplaires d'Ulysse voient le jour à Paris le 2 février 1922, les fulgurances ultimes et les repentirs de l'écrivain, eux, resteront gravés à jamais dans les murs de la rue du Pré-aux-Clercs.



De gauche à droite, James Joyce, le poète américain Ezra Pound, le New-Yorkais John Quinn, avocat de Joyce et de T.S. Eliot, et l'écrivain britannique Ford Madox Ford, au début des années 1920.

Cette fois-ci, Joyce et les siens vont rester dans leur meublé jusqu'au 31 octobre 1922, soit plus d'un an. Dans cet immeuble, qu'il finira par qualifier de «foutu bordel», sa chambre-bureau - un sacré bazar - n'est ouverte qu'aux médecins et à quelques rares intimes. Mais, quand il n'écrit pas, James Joyce s'en va retrouver, aux Deux Magots

ou ailleurs, des proches comme l'écrivain anglais Ford Madox Ford, le si dévoué poète Ezra Pound, ou encore John Quinn, son avocat new-yorkais d'origine irlandaise, qui est également l'avocat de T.S. Eliot ...

Du 17 au 30 novembre 1932, le père d'Ulysse revient séjourner à l'hôtel Lenox. Ce sera sa tournée d'adieux.



Aux premières lueurs de 1845, l'immeuble du 3, rue du Pré-aux-Clercs entre en scène. Un meublé, lui aussi. Qui prend, dès 1862, la dénomination d'hôtel Saint-Thomas d'Aquin. Il faudra attendre la sortie de la Deuxième Guerre mondiale pour que le Saint-Thomas d'Aquin écrive, à son tour, un charmant chapitre de l'histoire du faubourg Saint-Germain. Un chapitre souterrain. Ses caves, donc. D'abord, Solange Sicard y

donne, en matinée, des cours d'art dramatique. Avant de se réfugier sous ces voûtes, cette ancienne pensionnaire de la Comédie française avait enseigné aux Studios Pathé, rue Francoeur. Avec elle, on apprenait à «jouer pour le cinéma». Les cours de Solange Sicard resteront dans les mémoires pour avoir eu comme élèves trois futures icônes de Saint-Germain-des-Prés : Suzanne Flon, Simone Signoret et Juliette Gréco.

Sur la fin de l'année 1947, deux pensionnaires du Saint-Thomas d'Aquin, deux amis, prennent en main le destin nocturne de ces caves. Le premier est directeur artistique, homme de radio, parolier et acteur à ses heures : c'est Francis Claude. Le second est chanteur, poète, anarchiste et fauché comme les blés : c'est Léo Ferré.

Francis Claude confie alors la décoration de ces catacombes à un peintre hongrois, Gabriel Terbots, alias Tchekhov, qui tapisse les murs de papiers journaux - et délivre un saint Thomas d'Aquin à sa sauce, tout au réolé de peinture noire. Des caisses de champagne en bois feront office de scène. Ajoutons un projecteur bicolore, un piano droit, une soixantaine de chaises, quelques tables, et voilà,



Léo Ferré

c'est la naissance d'un nouveau cabaret : le Quod Libet. C'est du latin, oui : on peut traduire ça par N'importe quoi ou encore Ce qu'il te plaît ...



Avant de devenir l'aigle royal de la chanson française, le débutant Léo Ferré, derrière son piano, avec ses gros godillots, sa cravate de tous les jours, ses cheveux longs et sa timidité maladive, envoie ses couplets comme un cracheur de feu dans la nuit : « Ma soeur écrivait de beaux vers/Dans un journal hebdomadaire/Et si son verbe était amer/C'est qu'on avait tué le libraire. » On voit le genre. Potache, poète, provocateur, Léo Ferré est tout ça à la fois. A cette époque, il chante en vrac la femme adultère, les forains, le temps des roses rouges - et le général de Gaulle. Mais il chante aussi son quartier et, là, c'est déjà autre chose : « Si vous passez rue de l'Abbaye/Rue Saint-Benoit, rue Visconti/Près de la Seine/Regardez/C'est Jean Racine ou Valery/Peut-être Verlaine ...» Encore

un peu de patience, et son divorce sera à la source d'une authentique merveille, qu'il cosignera avec Francis Claude : *La Vie d'Artiste*. Pour l'heure, Léo Ferré connaît un succès d'estime. Mais lui, ce qu'il veut, c'est écrire pour les autres.

« Tout ce que je chante, je le prends en charge, que ce soient des révoltes ou des chansons d'amour », disait Catherine Sauvage. Avec sa robe de bure, ses cheveux roux, ses pieds nus dans des spartiates, cette interprète emblématique de Saint-Germain-des-Prés sera elle aussi de l'épopée du Quod Libet - et, très vite, elle chantera du Ferré comme personne. Certains soirs, un autre grand timide viendra les écouter - un génie en herbe : Georges Brassens ...



A gauche, le « Quod Libet », cabaret situé dans les sous-sols du 3, rue du Pré-aux-Clercs. A droite, derrière son piano, Léo Ferré à ses débuts.





Dans ce cabaret à succès, Francis Claude va également programmer des jeunes poètes. Car, en ces temps-là, il y avait un vrai public pour la poésie. Dans l'obscurité de ces lieux en-fumés, on devine régulièrement les silhouettes de Francis Carco, de Raymond Queneau, de Pierre Mac Orlan,

de Curzio Malaparte ... Tout l'esprit de Saint-Germain-des-Prés.

Mais les sommations de la Préfecture - où sont les issues de secours ? - auront le dernier mot, et la folle aventure du Quod Libet se terminera sur l'arrivée des agents de police et des vents glacés de l'hiver 1949 ...

Dans la chaleur de la cave de Saint-Thomas les chansons de Léo Ferré jettent un froid

Au 5, rue du Pré-aux-Clercs, sur ce terrain du Grand Tambonneau vendu par le Marquis de Bercy en 1843, voici enfin l'hôtel Saint-Vincent. Ce sera le dernier de la bande : il remonte à 2005. A ses origines, en 1853, c'était

C'est en janvier 1929 que la Société immobilière Ozanam acquiert l'immeuble - et le siège de la Société de Saint-Vincent-de-Paul s'y installe. Cette organisation de bienfaisance catholique et laïque a été créée, en 1833, à Paris, par un prêtre et six étudiants d'exception, dont Frédéric Ozanam, maître d'œuvre et ange tutélaire de cette confrérie caritative. Précurseur de la doctrine sociale de l'Église, Ozanam fréquente autant les ouvriers de Paris et les bas-fonds que l'hôtel particulier d'un grand poète romantique (Alphonse de Lamartine) et le salon littéraire de Madame Récamier. Cette noble figure du Quartier latin et du faubourg Saint-Germain occupera la Chaire de Littérature étrangère à la Sorbonne - et sera l'un des pères fondateurs de la littérature comparée. Frédéric Ozanam meurt à 40 ans.

un élégant bâtiment «néo Louis XV» conçu pour Louise Joséphine Aimée de Marcieu, comtesse de Bizemont. Mais, de madame la Comtesse aux damnés de la terre, il n'y a qu'un pas.

Mais son «enfant», la Société de Saint-Vincent-de-Paul, va lui survivre et prospérer dans le monde entier : elle est aujourd'hui active dans 148 pays et s'adosse à plus de 800 000 bénévoles. Au passage, le 22 août 1997, en la cathédrale Notre-Dame-de-Paris, Ozanam sera béatifié par le pape Jean-Paul II ...



Fondateur de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, Frédéric Ozanam (1813-1853) sera béatifié en 1997.



En 2005, la Société de Saint-Vincent-de-Paul déménage son siège - et, cela va sans dire, son musée Frédéric Ozanam. L'immeuble est donc revendu, et le bien nommé hôtel Saint-Vincent prend alors le relais. Dans les

dix années qui suivront, la SARL Saint-Vincent va racheter, réhabiliter, réunir les trois «hôtels de voyageurs» qui ne feront désormais plus qu'un, et un hôtel de charme, Le Saint, ouvrira ses portes en janvier 2016.

C'est avec l'arrivée, en 2019, du groupe Chevalier Paris que l'aventure continue. Au terme de travaux de grande envergure - aux commandes de l'orchestre, Didier Benderli et son agence Kerylos Intérieurs - qui s'étalement sur une bonne partie de l'an-

née 2020, Le Pavillon du Faubourg Saint-Germain se fera - à jamais - un devoir de vous démontrer à quel point les mots luxueux et chaleureux vont si bien ensemble. Comme nous venons de le voir, ces lieux ont une âme, et ils ne demandent qu'à vous faire vibrer.



Quand vous irez prendre un verre au bar, avec un peu de concentration, vous y verrez James Joyce qui vient chercher ses bouteilles de vin chez l'épicier du rez-de-chaussée...

Quand vous irez vous relaxer, après une séance de fitness, dans les eaux du bassin romain, fermez juste les

yeux et vous entendrez - peut-être ? - les voix de Léo Ferré et de quelques poètes disparus ...

Car notre histoire, c'est la vôtre, et il en sera toujours ainsi : aujourd'hui, demain, un jour ou l'autre, de nouvelles pages s'écriront avec nos visiteurs.

Bienvenue à eux. Bienvenue à vous. ■